

Toronto star, 4 mai 2007
John Terauds

Un pianiste québécois de première envergure

Le montréalais David Jalbert, encore au seuil de ses 30 ans, s'avère être un musicien à surveiller et semble appelé à joindre rapidement le club sélect des pianistes vedettes comme Marc-André Hamelin et Angela Hewitt sur la scène internationale.

Il présentait hier au Jane Mallett Theatre un récital exigeant et éclectique d'œuvres qui ont permis d'apprécier son immense imagination musicale, ses moyens techniques prodigieux et une fluidité de toucher infaillible.

Jalbert disposait de toute la latitude requise pour composer son programme puisqu'il était invité à se produire dans le cadre de la série de récitals « classiques contemporains » de Music Toronto.

Dans un double élan, la soirée fut très audacieuse musicalement tout en rappelant un certain dix-neuvième siècle, où les pianistes constituaient leurs programmes plus selon leurs états d'âme et de cœur que selon quelque velléité intellectuelle.

La composante moderniste consistait ici en la création mondiale de l'œuvre *Colour Study in Rupak Taal*, écrite à l'intention de Jalbert par le sri-lankais de naissance Dinuk Wijeratne, un ex-collègue de Juilliard aujourd'hui chef-en-résidence du Symphony Nova Scotia. *Colour Study*, en faisant se rencontrer la musique classique indienne et la salle de concert occidentale, se révèle être parfaitement pertinente dans le contexte canadien urbain du 21^{ème} siècle où les cultures s'entrechoquent. L'essentiel de la pièce, en termes occidentaux, est une série de variations continues articulées à partir d'une ligne de basse récurrente de sept sons, variations ultimement couronnées par un clin d'œil (espérons-le) ironique au finale d'écriture typiquement hyper-virtuose. Le pianiste avait jumelé cette composition à la *Rapsodie espagnole* de ce maître des feux d'artifice pianistiques du 19^{ème} siècle que fut Franz Liszt. Jalbert, à la silhouette filiforme et aux poignets agiles, s'est joué des difficultés de cette œuvre en projetant ses nuées de notes avec la plus grande aisance.

Les choix du pianiste pour le reste de cette soirée affichaient une prédilection pour des morceaux de prouesse dont il a su traverser les multiples écueils sans difficulté en transformant des pages surchargées de notes en autant de figures limpides. D'abord, du compositeur américain John Corigliano, *Etude Fantasy*, de 1976, une série de cinq exercices techniques

qui laissent la plupart des interprètes exténués alors que Jalbert semblait y trouver le motif d'un simple réchauffement, en donnant ainsi une version exceptionnellement lyrique. Suivait également dans cet esprit la *Sonate no 5* d'Alexandre Scriabine (1872-1915). Comme Hamelin, devenu un formidable porte-parole de compositeurs du début du 20^{ième} siècle tels Nikolai Medtner, Jalbert a su tirer un discours cohérent à partir des spasmes harmoniques tonalement ambigus du compositeur.

Vinrent ensuite les magnifiques interprétations de deux *Nocturnes* de Gabriel Fauré (1845-1924), en écho au dernier CD du musicien.

Mais pourquoi avoir inclus le petit *Rondo en fa majeur*, K. 494 dans un tel programme? Sûrement pas pour donner du répit au pianiste, parce que Jalbert, devant cette œuvre articulée par de simples lignes mélodiques et des accords exprimés sans détours, a soudainement semblé plus tendu, sa posture devenue rigide et ses doigts raidis. Mieux aurait valu s'en tenir au répertoire virtuose.